



SEXAGESIME 2 Corinthiens 12, 1-10

Sophie Reymond
Prilly

Dans ce texte de la seconde épître aux Corinthiens, l'apôtre relate une expérience personnelle intime, en l'occurrence extatique. Ce n'est pas son habitude et c'est pourquoi il en parle à la troisième personne : *Je connais un homme en Christ...* Ce n'est pas seulement par pudeur ; il en va du rapport et du regard porté sur une expérience personnelle : quel poids, quelle valeur lui accorde-t-on ?

Selon ses propres dires, Paul est un homme de visions, de révélations particulières, d'expériences mystiques, y compris le parler en langue ou glossolalie (1 Cor 14). Mais il se sait avant tout apôtre, responsable d'une communauté qu'il doit construire, guider et accompagner. S'il fait état à son corps défendant de son extase, c'est afin d'en tirer une leçon spirituelle profitable à ses interlocuteurs, à ceux des membres de la communauté qui se vantent de leurs expériences, les considèrent comme des preuves d'une dignité spirituelle plus élevée. En quelque sorte, ces Corinthiens s'imaginent plus saints que d'autres. À cela, l'apôtre répond à plusieurs niveaux.

Il dénoncera, de manière générale, une logique de comparaison qui vise à établir une échelle de valeur entre tous les dons. Dépendante de critères humains, voire mondains, une telle échelle méconnaît que tout don vient de Dieu. Nul ne peut le revendiquer et s'en servir pour ainsi se valoriser lui-même, donner *une opinion supérieure à ce qu'on voit de lui, à ce que l'on entend dire de lui* (cf. v. 6). Il convient de le tenir à distance, c'est-à-dire de l'accueillir comme un don de Dieu, au même titre que d'autres dons moins spectaculaires ou extraordinaires, et surtout d'en vivre comme un service rendu à tous.

Ensuite, ce don ou cette expérience extatique contient un message à interpréter, qui la mette à sa juste place et la relativise, c'est-à-dire la met en relation avec d'autres réalités. C'est ainsi que l'apôtre commence par confronter cette expérience extatique à une autre, celle d'une *écharde dans la chair*. Les commentateurs s'en donnent à cœur joie pour essayer d'identifier cette *écharde* : faiblesse ou tristesse personnelle, maladie ou handicap, adversaires, difficultés du ministère ? Au vu des *faiblesses, insultes, contraintes, persécutions, angoisses pour Christ* dont il parle par la suite, s'agirait-il d'une peur intime de la mort ? Ou de quelque chose qui, à ses yeux ou à ceux du monde, ne serait pas trop flatteur ? Si cette identification avait une réelle importance, Paul l'aurait faite lui-même. Autrement plus important est donc ce face-à-face entre une expérience extatique, propre à s'enorgueillir, et une expérience vécue négativement ou si malheureusement qu'il demande à en être épargné : *par trois fois, j'ai prié le Seigneur de l'écartier de moi* (v. 8). C'est dire qu'il s'en passerait bien.

Il est impossible de savoir, à partir de ce récit, si ces trois demandes ont été faites dans une seule prière, à des occasions différentes, plus ou moins espacées dans le temps. Pour qui se penche sur la question de la prière comme attente d'un exaucement, cela n'est pas sans importance de noter que Paul était suffisamment

attaché à cette demande pour avoir prié à plusieurs reprises, et peut-être longuement, patiemment. Et de noter aussi que sa demande n'a pas été exaucée.

Mais que, néanmoins, sa prière a été entendue. Car l'apôtre a bien entendue une réponse, une parole claire, qu'il rapporte en discours direct : *Ma grâce te suffit ; ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse* (v. 9). Parole du Seigneur dont il tire pour lui-même une leçon, assortie d'un engagement : *Aussi mettrai-je mon orgueil bien plutôt dans mes faiblesses, afin que repose sur moi la puissance du Christ* (v. 10).

Faire le lien entre ces deux énoncés est essentiel. L'apôtre ne se *complait* pas dans les épreuves diverses (v. 10) au nom de quelque misérabilisme ou par masochisme. Sa joie, proche de la béatitude, repose sur une communion avec le Christ dont il comprend intimement que sa puissance est à l'œuvre au sein même de la faiblesse. Expérience intime qui rejoint une conviction : face à des Corinthiens qui exaltent le Seigneur ressuscité et glorifié, l'apôtre traduit, d'une manière très personnelle, la parole majeure de sa prédication, celle d'un *Messie crucifié*, d'un Dieu qui se révèle dans l'impuissance, la faiblesse et l'humilité, se donne à en mourir et dont l'*orgueil* a consisté à *s'abaisser*, à se mettre à portée d'homme pour que tout homme puisse le rejoindre. Moins à la faveur de révélations extraordinaires que dans le quotidien du monde, dans tout ce que le monde donne de vivre au jour le jour.

Telle est l'expérience de Paul, qui l'a conduit à rééquilibrer sa foi, à prendre le chemin qui est celui que Dieu lui-même a emprunté dans le Christ, aussi dur soit-il, mais en communion. La *faiblesse*, ou la pauvreté spirituelle, est d'autant moins honteuse qu'elle est celle du Christ. C'est pourquoi l'apôtre dit : *afin que repose sur moi la puissance du Christ. Afin que...* : le choix de la *faiblesse* n'est pas une option ou une hypothèse à caractère facultatif, mais un chemin de *conformité* (cf. Ph 3) qui s'imprime en Paul, qu'il reçoit encore de Dieu au travers de la prière et à laquelle il exhorte les Corinthiens. Il ne la revendique en aucune manière, mais en vit et s'y engage pleinement. Face à un tel enjeu, combien dérisoire apparaît alors cette pente à s'approprier et *s'enorgueillir* de mérites ou avantages personnels.

Fondamentalement, la question est celle du témoignage rendu : à quel Dieu ? D'un Dieu qui n'use pas de grands moyens pour se révéler, mais de ce qu'il y a de plus simple, pauvre, simple, sans apparence et sans pouvoir. Et en tout être, quels que soient ses dons, ses forces et ses faiblesses personnelles. Un *être en Christ*, qui se place simplement, mais entièrement, à sa suite. À la place qui est la sienne, sans comparaison avec d'autres.